

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène de RIEDMATTEN

Le jour de l' "Alpage"
dans les montagnes du Valais

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 28-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le jour de l' « Alpage » dans les montagnes de Valais

Le jour de l' « Alpage » est arrivé. Tous les chemins pierreux, tous les dévaloirs, sont encombrés de nombreux troupeaux quittant leurs chalets inférieurs, pour aller plus haut brouter le fin gazon des Alpes.

En montant, les braves paysans causent entre eux, se confiant mutuellement leurs espérances : « Verdin aura la reine » — « Non, dit l'autre, je parie pour Brizot. » Et l'on fixe la gageure. Chacun de son côté se félicite et pense être sûr de la gagner : Ah ! c'est que la belle vache, sur qui repose le pari, est si bien proportionnée ! ses cornes belliqueusement dirigées en avant, son cou musculeux, ses membres épais, son œil vif, son attitude fière et calme garantissent à son partisan une victoire glorieuse. Pendant que les propriétaires discutent ainsi, les pauvres petits bergers courent, d'ici, delà, rouges, essoufflés, chassant à grand peine la génisse ou le veau trop paresseux.

Maints étrangers, les uns juchés sur des mulets, d'autres munis de cannes pointues, d'appareils photographiques, et même de grands piolets, suivent les troupeaux, leur formant une suite bigarrée, autant par leurs costumes excentriques que par leurs parasols aux couleurs vives et variées. Bientôt une croix de bois, noircie par le temps, apparaît aux regards. Elevée sur un petit tertre, se détachant sur le firmament bleu-foncé, elle semble protéger de ses deux grands

bras étendus les quelques petits chalets qui se blotissent auprès d'elle : C'est l'Alpage.

Les pâtres désignés par le conseil communal, sont déjà là, s'installant de leur mieux dans le « Fruitier » qui leur servira durant l'été, de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher, et même de salon de réception.

L'air vif et pur excite l'appétit des nouveaux arrivants. Ici l'on s'assoit sur une petite roche, là on préfère se mettre sur le gazon ras, et de tous côtés commence le dîner champêtre.

On s'appelle, on rit, on chante ; l'entrain devient général ; puis pour dessert, pipes et cigares s'allument et la fumée bleue monte en gracieuses spirales vers le ciel azuré.

Soudain, la cornemuse fait entendre ses notes sonores ; les vaches cessent de paître, et, chassées à grands coups de fouets, elles se rassemblent dans un endroit large et plat. Le combat va commencer ; car c'est ainsi que la race bovine a coutume de faire connaissance. Mais avant tout, il faut que les adversaires combattent à armes égales. A cet effet le consort (espèce de comité formé de quelques paysans) passe au milieu du troupeau, examine les cornes, les émoussant au besoin si elles sont trop aiguës, afin qu'aucun accident grave ne puisse avoir lieu.

Tout d'abord, la place présente l'aspect d'un grand champ de bataille. Tout y est confus: ce sont des coups, des bruits de clochettes violemment agitées, des beuglements à demi-étouffés. Seule une belle vache se

tient fièrement sur une petite éminence, regardant ses compagnes: c'est la souveraine du troupeau. Mais bientôt l'ardeur du combat diminue; peu à peu les bêtes se dispersent; un ou deux groupes de curieux entourent quelques rivales, des plus acharnées, qui se battent encore.

Soudain tout le monde se précipite au même endroit. Qu'y a-t-il donc ? C'est la reine du dernier été qui provoque à la lutte une nouvelle arrivée, à l'air trop belliqueux. Les naseaux fumants, l'échine courbée, la tête basse, elles labourent furieusement la terre de leurs sabots, la faisant ensuite retomber en pluie fine sur leur dos; elles s'appellent par de sourds mugissements; elles s'avancent de plus près l'une contre l'autre s'examinant à la dérobée; puis, comme mues par un même ressort, elles se heurtent de tous leur poids. Au coup sourd qu'on entend, on croit qu'elles se sont brisé le crâne. Mais non, les voilà qui reculent et recommencent: elles enlacent leurs cornes en s'arc-boutant puissamment; tous les muscles de leur corps se tendent sous leurs efforts. On s'écarte, on leur fait place; les étrangers braquent leurs appareils photographiques, prenant avec rage instantané sur instantané; les Anglais poussent de gutturales exclamations: « *Yes! Oh Yes!* » se proposant de boxer dans les règles de l'art britannique, avec la vache victorieuse. Quelques jeunes demoiselles, minaudant, tortillant leurs robes, trouvent dans leur cœur des excès de sensibilité et supplient les pâtres de séparer les pauvres bêtes! Les deux propriétaires sont là, les bras croisés, plus

anxieux qu'ils ne veulent le laisser paraître, ou imprimant parfois chacun à son corps les mouvements de sa vache, ils attendent impatiemment le résultat du duel ; car leur honneur est en jeu : « Avoir la reine d'un Alpage !.... Mais, c'est une gloire !

Entre les deux rivales, le succès reste indécis : tantôt elles restent un instant immobiles, front contre front, les flancs battant avec précipitation; tantôt elles s'entraînent, l'une avance l'autre recule pour l'emporter ensuite à son tour.... Tout à coup l'une d'elles, maladroite, ou plutôt affaiblie, se laisse prendre au poitrail par les cornes de son adversaire, qui, se sentant maîtresse, s'enhardit, la soulève ou la pousse violemment. Vite on les sépare, car déjà cette dernière est tombée sur les genoux traînant sa grosse clochette dans la poussière. Le plus souvent, le résultat de cette première lutte est décisif ; parfois cependant, elles recommencent à deux ou trois reprises. La victoire s'est enfin déclarée. La nouvelle reine triomphe sur place ou poursuit à pas lents la pauvre vaincue, qui perd tout prestige et tout droit ; elle ne pourra plus marcher en tête du troupeau, elle devra céder le pas à cette intruse qui vient de lui ravir sa couronne ; de grosses larmes coulent lentement de ses yeux, et, comme pour cacher sa honte, elle s'en va se perdre au milieu du troupeau qui paissait tout autour du champ de bataille.

Déjà le soleil descend lentement derrière la montagne et le jour touche à son déclin. Les pâtres rassemblent les vaches et les conduisent dans les « schottes. »

A l'entrée des chalets se tient un prêtre en surplis

le goupillon à la main, il bénit le troupeau à mesure qu'il défile devant lui. Cette pieuse cérémonie terminée, propriétaires et étrangers quittent l'Alpage, les uns se réjouissant à la pensée des gros fromages qu'il recevront le jour où chassés par les frimas, les troupeaux redescendront des hauteurs dans leurs étables respectives, les autres, moins prosaïques, se promettent bien de raconter à leurs amis, pour distraire l'ennemi des longues veilles d'hiver, dans les salons où souvent l'on ne sait trop que dire, la scène pittoresque à laquelle ils viennent d'assister.

Eug. de RIEDMATTEN